

II
1300
L

N. Iorga

61636

Contributions catalanes à l'histoire byzantine

- I. — L'histoire romantique
de Yakoub-tchélebi.
II. — Ramón Muntaner et
l'empire byzantin.

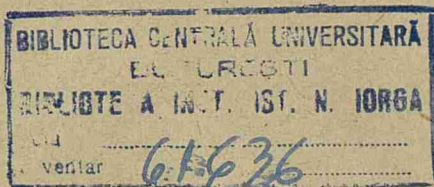


PARIS

Librairie J. Gamber, rue Danton, 7

1927

N. Iorga



Contributions catalanes à l'histoire byzantine

- I. — L'histoire romantique
de Yakoub-tchélebi.
II. — Ramón Muntaner et
l'empire byzantin.



PARIS

Librairie J. Gamber, rue Danton, 7

1927



I.

L'Histoire romantique de Yakoub-tchélebi.

Un des produits littéraires à fond historique les plus intéressants à la fin du moyen-âge est *La historia de Iacob Xalabin*, rédigée par un Catalan anonyme vers la fin du XIV-e siècle.

Jamais jusqu'ici ce récit intéressant, reproduit plusieurs fois dans des éditions d'anciens textes, (1806, 1909, 1910, Barcelone — éd. R. Miguel y Planas), n'a été soumis à l'examen historique qu'il mérite à plus d'un titre.

L'historien de l'Empire ottoman essaie de le faire dans ces quelques pages. Mais voici d'abord le récit, où il y a du fabuleux, peut-être dans la trame elle-même, ce qui est incontrôlable, mais sans doute dans les détails.

Mourad I-er a deux fils: le bâtard Baïézid, Bajazet, qui garde la frontière du côté du Grand-Caraman, et l'héritier légitime, Yakoub. Il a épousé en secondes noces — car c'est un monogame — une Grecque, Issa, la „tchélebi”, la „noble dame”. Elle aime l'enfant de son mari, jeune „tchélebi” de vingt-deux ou vingt-six ans¹. Or, il refuse de se plier à ses désirs. Yakoub préfère chasser et voyager dans la compagnie d'un ami de son âge, Ali-bey, fils du Grand-Vizir de ce nom.

La Sultane en devient gravement malade. Son mari s'adresse en vain aux médecins de son pays. Il envoie chercher ceux de Constantinople, s'adressant à l'empereur et au bailli de Venise, qui envoie dans ce but une galiote dans son pays. Un Juif, Moïse, se présente. Il ne comprend rien au mal

¹ Cf. pp. 4, 17.

mystérieux jusqu'au moment où son habileté provoque la confession plénière de la malade.

Moïse deviendra l'intime du jeune prince pour l'amener en repentir devant son exigeante marâtre. Il sera traité de „fils de chien” dès les premières paroles de la séduction manquée. Le Juif est en danger. Il se sauve en faisant accroire à Issa qu'il faut que Yakoub meure pour qu'elle guérisse. Elle accepte et, pour convaincre le Sultan, on lui dit que son foie à lui ou celui de son fils pourrait seul faire le miracle désiré.

Ali le vieux est appelé pour recevoir l'ordre de tuer l'héritier des Osmanlis. Il se dérobe d'abord, mais à la fin il doit se soumettre. Son fils dort cependant à côté de Yakoub. Il voit son père brandir le couteau, et l'arrête. On peut tuer telle bête dans le verger et présenter le foie de la victime comme celui du tchélebi.

Mourad n'y regarde pas de plus près; sa femme regagne sa santé, et c'est tout ce qu'il faut à ce père si aimant. Or, pendant ce temps, Yakoub et Ali partent sur la première route qui s'ouvre devant eux, celle de Palatcha et de Satalie, qui mène, plus loin, au pays du Soudan.

Ils s'arrêtent dans les Etats du seigneur de Saroukhan, à *Policassio*, ce qui doit signifier Palaeokastron. Quittant ce château, des brigands les laissent en chemise. Dans ce triste attirail ils arrivent à Palatcha, où, chez une bonne vieille, ils trouvent logis, du pain et de pauvres vêtements de coton (*cottonina*), eux qui étaient habitués à se vêtir d'or et de soie.

Leur intention est de se bien cacher, mais leur amour pour les joutes ne le leur permet pas. Bientôt ils seront cotés parmi les meilleurs lutteurs, ou, pour employer un terme courant chez les Turcs de cette époque, des kirichdchis. On l'apprend à la Cour où le seigneur prépare les noces de sa fille, Narguis —, je ne trouve pas à quoi ce nom peut bien correspondre — âgée de seize ans, avec son voisin, Otoman (Hocman, Ochman), de Satalie. Les deux voyageurs inconnus seront priés donc de rester pour les fêtes dont ils peuvent être un des ornements.

Le jeune fiancé musulman laisse comme régente sa soeur, une très-sage demoiselle qui n'a que dix-neuf ans, et se pré-

sente devant son futur beau-père. Les réjouissances durent quinze jours. Puis, sans avoir vu sa femme, selon la coutume, il se prépare à partir.

Mais Narguis aime Yakoub. Elle lui a envoyé un châle, un *μ. α. ν. τ. ί. λ. ι* par sa confidente qui lui a confié le secret. C'est lui qu'elle veut. Pour avoir au moins une heure d'amour, il faut trouver un moyen capable de déjouer la vigilance de tout un magnifique cortège de nocés. La confidente l'a trouvé: en chemin, la nouvelle mariée demandera qu'on lui permette de verser quelques larmes sur le tombeau de sa mère, qui est dans une tour sur la route. Là déjà Yakoub et son ami, enfermés à clef, mais munis de tout ce qu'il faut pour longuement attendre, sont logés.

L'entrevue dégénère en coup de foudre. Il est impossible de rappeler à la raison, sous un ciel pareil, les deux amoureux. Il faut éviter le danger pressant. Ali risque tout pour sauver son ami et son prince. Il se revêt à la hâte, la confidente y aidant, des beaux vêtements de la princesse, et ce sera donc lui pendant de jours et des nuits qui, ganté et enveloppé de voiles, muet comme un poisson, — alors que la dame d'atours fait les frais de la conversation, — sera la mariée.

Cependant on arrive à Satalie. La dame ne desserre pas les lèvres. On la dit fatiguée, après avoir invoqué la tristesse que la vue de la tombe maternelle lui a laissée dans l'âme. Elle ne veut pas souper, mais ne peut pas éloigner la régente, qui prétend partager sa couche. Or elle se sent prise pendant la nuit et, malgré les soucis de sa compagne, si bien, qu'elle ne veut plus abandonner celui qu'elle a bien reconnu comme tel sans savoir son nom. Quatre chevaux rapides quittent les écuries du jeune émir, portant quatre voyageurs très pressés.

On arrive au tombeau qui est si plein de vie. On se retrouve, on se connaît. Puis on se décide, ayant découvert la haute qualité des deux jeunes gens, à regagner le pays de Mourad.

Le vieil Ali voit tout à coup surgir son fils; et celui-ci dévoile l'existence de Yakoub. Comme la marâtre est morte, on peut bien le dire à Mourad. Il accourt chez son Vizir et se jette au cou de celui qu'il avait si facilement voué à la mort. Il y a deux grands mariages à la Cour du Sultan, et les deux é-

mirs trompés, invités pour les festivités, ont au moins la consolation de retrouver l'un sa fille, l'autre sa soeur.

Le récit devrait s'arrêter là. Mais voici les „Bulgares” du roi Lazare qui attaquent Mourad. Il part avec ses deux fils, avec Ali, qui a succédé à son père mort, comme principal conseiller, et avec deux autres begs que je ne reconnais pas: „Anabechsu” (aussi Enabechsu, Mabechsu)-beg et „Seyn”-beg. Il a 112.000 guerriers. Mais Lazare dispose lui-même de 40.000 chrétiens, „Tudesques, Hongrois et Allemands”, dont 4.000 cavaliers fortement armés. Dans la „belle plaine” — qui est celle de Kossovo —, on se bat à la troisième heure, le 17 septembre 1387, un mercredi (toutes ces données sont fausses). Un Hongrois hardi méprise les flèches du Sultan et le perce d'une longue lance. Lazare périt aussi, bien que défendu par son gendre. Et Bajazet usurpe l'héritage en tuant Yakoub, son aîné et le fils légitime.

D'un bout à l'autre, le récit montre un bon connaisseur de l'Orient musulman. Les noms géographique correspondent, jusqu'aux cités de Karahissar et Kutayeh (*Carasar, Cotey*). Ceux des personnages pour la plupart aussi. Le conteur est parfaitement au courant des coutumes et des moeurs. Ces tchélibis qui, sur leurs coursiers rapides, poursuivent, vêtus d'or et de soie, le gibier avec leurs chiens et leurs faucons sont bien de leur pays, de même que ces douces jeunes filles gardées par des confidentes qui deviennent des messagères et qui se jettent aux pieds de celui qu'elles aiment. Le *metge*, le médecin juif appartient aux comparses ridicules de la tragédie ottomane et le mépris des chrétiens d'alors à l'égard de ces *grands* guérisseurs s'exprime dans l'accusation „de trahison, de fausseté et d'entremise amoureuse” dont on l'accable (*tota complida penssa de trahicio et de falssia e de barataria*)¹. Les Turcs les traitaient en effet de „fils de chien” (*fill de ca*)². Il y a aussi, dans les détails déplaisants de l'endroit, la forêt aux brigands. Les mariages, avec la fiancée invisible, se passaient en effet avec ce tapage, d'un côté, avec ce mystère impénétrable de l'autre. „Dans cette terre ils ont cette coutume que toutes

¹ P. 8.

² P. 10.

les femmes vont la figure couverte et nul homme ne les peut voir, ni connaître¹." Le lent voyage sur les mules est bien dans l'accoutumance des dames de là-bas. Et dans l'intimité des yataks elles apparaissent, ces femmes, en effet, „le fin voile", le *phakiole* byzantin, „sur leurs cheveux purs et beaux (*.j. sotil façol que tenia desobre sos cabells purs e nets*)².

On prend ainsi les repas sur l'herbe, puis on plie les tapis et on monte à cheval (*plegaren lur tapits e pugaren en lurs cavalls*). Tout un paragraphe expose comment on s'y prend pour les tombeaux isolés, sur la route, des grands: „Dans cette terre de la Turquie il y a certainement une coutume et usance chez les grands seigneurs et les grandes dames que, quand quelqu'un passe de cette vie, c'est-à-dire qu'il meurt, fût-ce homme ou femme, ils se font faire à une journée ou une journée et demie de la cité une tour qui n'est pas loin du chemin royal dans un verger, et dans cette tour ils font ensevelir leurs corps, pour qu'on le voit de loin et les gens qui passent et vont et viennent par le chemin puissent dire: „Il y a là tel seigneur ou telle dame". Et vous trouverez que chaque seigneur ou chaque dame étant pour mourir se fait faire une sépulture dans cette forme³."

La bataille elle-même est bien présentée par celui qui n'en connaît pas la date et qui fait de Lazare, le „kral" serbe, un Bulgare. Venu par Lampsaque et Gallipolis, Mourad amène avec lui des chameaux enchaînés pour arrêter l'élan des chrétiens. La façon dont sont distribuées les armées est, aussi, plausible.

L'écrivain catalan est un contemporain et il cherche à l'affir-

¹ En aquella terra han tal vsança que totes les dones van ab l s cares cubertes, e null hon no les pot veura ne conoxer (p. 36).

² *Ibid.*, p. 37.

³ Are diu la present istoria que en la terra de la Turquia de cert si ha vna custuma e vsança en los grans senyors e en les grans dones que om .j. passa de aquesta vida, so es ques mor, si es hom, si es fembra, sis fan fer a vna jornada o a .j. e mige de la ciutat vna torra qui sta non molt luny del cami reyal en .j. puget, e dins aquella torra ells se fan sebullir lo lur cors per que de luny sia mirada e les gents qui per lo cami passen e van e uenen que puguen dir: „Alla jau ay tal senyor o ay tal senyora". E trobarets que cada senyor o cada senyora que com mor se fa fer la sua sepultura per aquesta forma; pp. 31-32.

mer. Il assure qu'Ali-Pacha dirige encore l'empire de Mourad et que rien ne se fait sans sa volonté et sa conduite (*com vuy en dia Ali Basa regeix e te en poder tot lo regne del Amorat, que vuy es e no si fa sino ço que ell vol ne mana*)¹. Et à la fin il répète que, sous Bajazet „c'est le plus grand personnage qu'il y ait en Turquie”, ajoutant que sa femme, gagnée d'une façon si cavalière à Satalie, est encore auprès de lui (*E per ço vuy en dia reig tota la terra aquest Beseyt Bey axi com a senyor qui es lo bastart. E lo maior hom que ell hage ne sia en la Turquia qui vuy reig per aquest si es aquest Ali Baxa, e encare es viua la sua muller, germana de senyor de Satalia*).

Le lendemain de l'oeuvre de Muntaner et à la veille de celle de Clavijo, le voyageur qui connut Tamerlan, avoir un pareil narrateur ne serait pas chose impossible.

Il paraît bien que la fable — parce qu'il y a une fable — est d'origine orientale. Pour preuve cette caractérisation de Lazare comme „le chrétien Bulgare”, *lo cristia Burgar*. Mais l'atmosphère est bien celle du lyrisme d'amour de l'Occident.

Yakoub est un héros de l'aventure occidentale, parmi tous ces „prudhommes”, que le héros turc, „ce damoiseau si doux et si aimé par tout le monde”², dépasse. Il court les femmes lui aussi parce que „les hommes vont où sont les femmes”. L'amour peut seul vaincre des preux comme lui, et de quelle façon! „Ainsi embrassés, ils churent en terre, terrassés par le grand amour qu'il nourrissaient l'un envers l'autre”³. Alors s'accomplit, l'„amour étant souverain de tout”⁴, „cette chose qu'il ne convient pas de dire”⁵. „Il n'y a pas”, dit le conteur, „rien de si haut au monde que l'amour de deux qui s'aiment”⁶.

¹ P. 35.

² Aquest tan dolç donzell e tam amat de totes gents; p. 15.

³ Los homens uan la hon les dones son; p. 29.

⁴ Axí abrassants caygueren en terra estramordits de fina amor que la .j. se sportava al altre; p. 34.

⁵ Amor, le qual es sobirana cosa de totes les altres; p. 37.

⁶ Aquella cosa que ades no fa açi a pronunciar; p. 38.

⁷ No ha tant alta cosa al mon con es l'amor de dos qui s'amen; p. 14.

II.

Ramón Muntaner et l'empire byzantin

M. d'Olwer vient de rééditer le chapitre oriental des Souvenirs de Ramón Muntaner, et ceci donne l'occasion de revenir sur l'homme, d'une si sympathique franchise, sur l'époque dont la chevalerie précéda en Catalogne celle de ce retour du moyen-âge, la Guerre de Cent Ans, et sur le héros qui fut—le „prudhomme” Ramón a bien raison — le plus curieux lutteur dans la plus merveilleuse des aventures¹.

A Valencia, auprès des siens, sa bonne femme, ses deux fils, dont l'un porte le nom oriental de Macaire, et sa fille Catherine, en 1325, l'ancien gouverneur de l'île de Gerba en face du continent de croisade de l'Afrique (1311-1315), écrivait ses mémoires. Il se rappelait les faits les plus menus d'une longue carrière, et il sentait du plaisir à noter qu'il a été lui-même un peu partout: à Messine pendant le long et dur siège mis par les Angevins qui étaient partis, confiants, à la reconquête de la Sicile², au voyage de Constantinople, pour lequel il avait préparé le terrain en rédigeant les „chapitres” de la convention avec l'empereur, au combat d'Artaki, en face de Gallipoli, où coula le sang des innocents d'Hérode recueilli par lui-même³, et à savoir où fut Troie, non loin du château de Pâris⁴, dont il décrit minu-

¹ Cf. A. Rubio i Llúch, *La expedicion y dominacion de los Catalans juzgada per los Griegos*, dans les Mémoires de l'Académie de Barcelone, 1887; du même, *Paquimeres i Muntaner*, dans les Mémoires de l'Institut d'études catalanes, Barcelone, 1927; *La companya catalana soto el comandament de Teobald de Cepoy*, dans les „Miscel·lània Prat”, 7, Barcelone 1923; Schlumberger, *Expédition des „Almogavares” ou routiers catalans en Orient, de l'an 1302 à l'an 1311*, 2-ème édition, 1924.

² P. 71.

³ E açò és vera veritat, que jo de la mia man n'he collita; p. 89.

⁴ Era un lloc de la ciutat de Troia; p. 80. Il décrit, d'après le roman, le siège; pp. 80-81.

lieusement le site¹, „lieu gracieux de toutes choses”², du grand hiver de là-bas qui dura, avec ses hautes neiges, jusqu’au mois d’avril³. Il a passé lui aussi un hiver chez l’habitant sur cette lointaine terre grecque, se nourrissant du pain, du fromage et des viandes sèches des habitants de l’Anatolie⁴. Il se rappelle Philadelphie, aussi étendue que Rome et Constantinople⁵, Athyra, avec la belle église⁶, Altologo, de fait—il le dit—Téoloco, l’Ἄγιος Θεόλογος des Grecs, transformé par les Latins en Haut-lieu,—et il sait que „l’écriture l’appelle Ephèse”⁷, que Saint Jean y monta aux cieux, laissant après lui le miracle de la manne qui sort de son tombeau⁸, celle qui guérit la fièvre, facilite les naissances, rassérène la mer et fait disparaître le mal de vessie. Le cap de Gallipoli, „le plus gracieux du monde”, surgit aussi au fond du souvenir du témoin de l’épopée finie⁹, à l’entour des régions jadis florissantes qu’il déplore avoir été détruites ensuite par les siens¹⁰. Il ressent encore le frisson de ce jour terrible où les „Alains” du jeune empereur Michel parurent dans la région de Gallipolis, se saisirent des chevaux et mirent à mort mille Francs de l’„armée”, de l’„ost”, dont le chef avait été tué traîtreusement à Andrinople, — „et nous ne restâmes que 3.307 hommes d’armes, chevaliers et gens de pied, soldats et marins”¹¹. Il fut parmi ceux qui subirent le siège de quinze jours, commandant la ville avec le titre de capitaine, à côté du maréchal Bernart de Rocafort¹². Epargné dans le guet-à-pens byzantin il ne réussit pas à délivrer à prix de perpères d’or En Berenguer d’Entença, échappé au massacre¹³.

¹ P. 48.

² Lloc gracios de totes coses; p. 53.

³ *Ibid.*

⁴ P. 53.

⁵ P. 58.

⁶ P. 60.

⁷ P. 62.

⁸ Pp. 63-64.

⁹ P. 71.

¹⁰ Tot és estat destruït e deshahitat per nós, segons que a avant entendrets, a gran tort de l'emperador e a gran dret nostre; p. 81.

¹² P. 84.

¹¹ P. 85.

¹³ P. 91.

Il se voit préparant la vengeance sous les bannières du Pape, du roi d'Aragon, du roi de Sicile et de Saint-Georges¹. Il entend les louanges de S. Pierre et les cris de *Salva Regina* de ceux qui avaient fait noyer les vaisseaux pour ne plus connaître de refuge que dans la victoire. „Et il faisait beau temps et clair, de sorte qu'il n'y avait pas un nuage au ciel; et, aussitôt que la bannière fut élevée, un nuage parut sur nous et nous couvrit d'eau tous ainsi comme nous étions à genoux, et il dura autant que nous chantâmes”². Le jour du 7 juin 1305 où commença la rude bataille, après s'être confessé³, Muntaner rappelle sous ses yeux la grande victoire donnée par Dieu, saints Pierre et Paul, saint Georges, avec la riche proie en „ceintures de chevaliers, épées, selles, freins et toutes les armures garnies d'or”, avec les 3.000 chevaux pris, alors que, comme à la fin d'une *corrida de toros*, tant d'autres „couraient par le champ traînant leurs boyaux”⁴. Devant lui passent les deux mille chars à buffles qui transportent le butin d'une seconde bataille⁵. Il se voit ensuite rester à Gallipolis avec les marins, cent almogavares et cinquante gens de pied, alors que les siens font des „courrières” jusque dans les jardins de Constantinople, à la chasse des Génois capables de se racheter en perpères d'or⁶; de son gîte il nourrit et arma les siens occupés à „gagner”⁷. Tout le monde le recherche pour leurs besoins, „chacun y trouvant ce dont ils avaient besoin”⁸, et aussi les marchands. Pendant la grande „Strafexpedition” contre les Alains, toute la tribu des femmes et des enfants vit et se meut autour du capitaine de Gallipolis⁹. „Car j'étais chancelier et maître des raisons de l'armée et les écrivains de l'armée étaient toujours

¹ P. 93.

² E faia bell temps e clar, que e'l món un nuul no havia; e així com la senyera se llevà, un nuul se mès sobre nos e va'ns cobrir tots d'aigua així com estàvem agenollats, e durà com la *Salve Regina* durà a cantar; p. 94.

³ P. 95.

⁴ Anaven per lo camp tirant los budells; p. 98.

⁵ P. 102.

⁶ P. 105. Cf. p. 103.

⁷ P. 107.

⁸ Tuit trobaven ço que havien obs; p. 109.

⁹ Pp. 113-114.



avec moi, de sorte que personne de l'armée ne savait nominale-
ment tous ceux qui y étaient, sauf moi"¹; il tient les registres et
le „sceau de l'ost des Francs qui gouvernent le royaume de
Macédoine"². Il aura pour sa vigilance „un tiers de quinte
de ceux qu'on gagnera"³, plus ce que lui donneront ses pro-
pres soldats qui s'échappent vers le nouveau gain⁴. A Galli-
polis, où il avait le droit d'„écrire dans le livre de la compagnie"
—et Zaccaria de Phocée le demande⁵—, il reçut le défi d'An-
toine Spinola, venu pour porter en Italie le fils de l'empereur
qui devait épouser la fille d'Opizino Spinola: il promettait chas-
ser ces Francs, et le „prudhomme"⁶ Ramón le pria de ne pas
offenser „Dieu et la Sainte Foi catholique pour l'exaltation de
laquelle on était venu en Romanie"⁶ et de se réunir plutôt aux
Francs pour détruire les schismatiques qui sont aussi des as-
sassins⁷. Le Génois refusa, „car il ne savait pas notre âme,
que nous avons pris à coeur de ne pas sortir avant d'avoir
accompli notre vengeance"⁸. Il se remémore la défense de
Gallipolis contre toute une flotte, avec quelques soldats et quel-
ques marchands, plus les femmes⁹. Il en rapporta les traces
de cinq blessures et l'honneur d'une défense heureuse¹⁰. Comme
le dit Spinola, vaincu, „trois teigneux" (*tres tinyoses*) avaient
tenu la ville¹¹. Mais bientôt, avec les douze „conseillers de

¹ E jo ero canceller e maestre racional de la host, e los escri-
vans de la host estaven tots temps ab mi, si que null om no
sabia de la host nulla hora per nombre quants eren, mas jo so-
lament; p. 114.

² Segell de la host dels Francs qui regnen lo règne de Macedònia;
ibid.

³ P. 115.

⁴ Pp. 115-116.

⁵ El feu escriure a deu cavalls armats e'l llibre de la companya,
que jo havia aquest poder per tota la companya, ço que negun
no havia; p. 154.

⁶ P. 120.

⁷ Pp. 120-121.

⁸ E no sabia bé lo nostre cor: que ab cor ho havíem pres, que
nulli temps no n'eixissem estrò venjança complida n'haguéssim presa;
pp. 121-122.

⁹ P. 122 et suiv.

¹⁰ P. 122.

¹¹ P. 125

l'ost", il dut être arbitre entre ce Rocafort et Berenguer d'Entença, revenu de l'Occident pour prendre le commandement¹, et il doit consentir à ce que trois rivaux se partagent l'armée, chacun recueillant ceux qui veulent le suivre. „Et de cette paix et concorde à traiter je souffris beaucoup de fatigues et de travaux et maint péril, car il me fallait aller des uns aux autres et à chaque heure il me fallait passer par les châteaux des ennemis, où il y avait des soldats de frontière²”.

Il eut l'honneur et le plaisir de recevoir à Gallipolis l'infant En Ferran, envoyé par le roi de Sicile pour recueillir l'immense héritage anarchique gagné par ces gens qui avaient jadis servi le royaume et qui continuaient à élever le drapeau d'Aragon³. C'est lui qui équipe le prince en lui donnant cinquante chevaux et des mules pour son bagage⁴. Il a vu en lui le représentant de la „Maison droite d'Aragon” (*de la casa dreta d'Aragon*). Il se voit devant Enos⁵ avec ce „chef, seigneur et plus grand (*major*)” de l'armée. Il se rappelle sans remords que ce fut par lui que Gallipolis fut détruite au moment où il n'y avait plus rien à gagner et même rien à manger. Niché maintenant à Christopolis (Cavala) avec sa flotte de „trente-six voiles, galères et barques” (*llenys e barques*), il apprend la guerre entre les capitaines, la mort de Berenguer d'Entença, le départ de Ximenes, la liquidation générale, et il se décide à se mettre à la disposition de l'infant, que Rocafort ne veut pas accepter pour chef au nom du roi de Sicile: à Thasos, il lui livre toute la flotte, laissant à chacun la liberté de s'en aller où il lui plaira. Son souvenir lui présente les Turcs et les turcopliers qui le prient, en larmes, de ne pas les abandonner, car il est „comme leur père”, leur „tata”, dans lequel ils avaient eu plus de confiance que dans

¹ P. 133.

² E d'aquesta pan e concòrdia a tractar soferí jo molt afany e treball e molts de perils per ço com me convenia anar dels uns als altres, e tota hora havia a passar per castells dels enemics, on estaven frontalers; p. 133.

³ P. 135.

⁴ *Ibid.*

⁵ Nona correspond beaucoup mieux que Noua, Nova au nom que pouvaient donner les Catalans à la localité; ils ne „traduisaient” guère; cf. pp. 206-7.

n'importe quel homme de l'armée des chrétiens". Il est touché aussi de la façon dont le reçoit dans son château de l'île de Thasos l'ancien ami qui est Zaccaria, auquel il laisse volontiers tout ce qu'il lui faut pour se défendre².

Le voici sur le vaisseau „Espanyola", le second en valeur de cette petite flotte, à Armiro, „au duché d'Athènes", où on se venge cruellement contre les habitants, qui avaient mangé le biscuit de l'infant³. Il assiste au pillage de Skopélos et, comme son seigneur veut passer par la ville de Négropont, il tombe dans le traquenard des Vénitiens. Thibaut de Chépoix attaque les vaisseaux de Sicile et, si Ramón échappe, Ferran est mené à Thèbes, en prisonnier⁴.

Mais l'ancien capitaine de Gallipolis est envoyé auprès de Rocafort pour le traité avec Chépoix, qui commande au nom de Charles de Valois, „empereur de Constantinople". Si son compagnon est décapité, on fait à Ramón un magnifique accueil. „Aussitôt que ceux de la compagnie me virent, En Rocafort et les autres, ils se mirent à me baiser et tous commencèrent à pleurer parce qu'ils m'avaient perdu. Les Turcs et les turcopliers voulaient me baiser la main et se mirent à pleurer de joie, pensant que je voulais rester. Et aussitôt, avec En Rocafort et avec tous ceux qui m'accompagnèrent, on me mena à la plus belle auberge qu'il y avait, qu'ils me firent bientôt délivrer⁵." Chacun s'empressa de lui envoyer quelque chose, du commandant au dernier Turc, turcoplier, *adalill* et *almo-*

¹ E tuit pregaren-me que per res no em partis d'ells, e sobretot los Turcs e els turcoples vengren a mi plorant, pregant que no els desemparàs, que ells faïen compte de mi així com de pare. E per veritat que ells no m'apellaven mas lo *talà* (pas *catà*), qui vol aïtant dir en turquesc com *lo pare*; si que, en veritat, a mi pres major enyorament d'ells, per ço com en mon poder eren entrats e tota hora havien haüda major fe en mi que en null hom de la host dels crestians; p. 152.

² P. 158.

³ Pp. 158-159.

⁴ Pp. 160-161.

⁵ E con açò fo fet, tragneren mi en terra, e, con aquells de la companya me veeren, e En Rocafort e els altres, van-me tots besar e abraçar, e començaren tuit a plorar d'açò que havia perdut. Los Turcs e els turcoples avallaren tuit e volien-me besar la man, e començaren a

gaten : cheval, mule, provisions, jusqu'à la valeur de 4.000 perpers d'or. La compagnie refuse de conclure avec Chépoix si on ne donne pas les dédommagements dus à celui qui „avait été leur père et leur gouverneur, depuis qu'ils étaient parlis de Sicile”¹.

Comme il ne voulait pas rester sous ce „capitaine des vapeurs et du vent” (*capità del vapeu e del vent*), Ramón préféra partir sur la galère offerte par Giovanni Querini, avec lequel il dormira dans un lit et il mangera à la même table². Mais, n'ayant rien reçu de sa perte, à Négropont, il s'en va vers le duché d'Athènes retrouver son maître, et il plaide devant le duc en faveur du jeune prince³: „Le coeur allait lui éclater” à la vue de l'infant captif, qui s'empressa de le consoler⁴.

Mais Ferran le charge d'une mission pour le roi, et de nouveau „pour un peu le coeur ne lui éclata” au moment de la séparation; il n'oublie pas de faire un cadeau au cuisinier indigène pour ne pas laisser empoisonner l'infant. Il se rappelle le retour jusqu'à l'île de Sapienza, où il voit luire „les chapeaux de fer” des vaisseaux d'En Riembau des Fars, „ami du roi d'Aragon”, et, en somme, lui aussi, „prudhomme”, ce qui engage Ramón à s'embarquer sur une de ses galères; il descendra à Messine, après de longues années dépensées sans aucun profit final en terre étrangère.

Bientôt l'infant sera envoyé à Naples où le roi ennemi était cependant le mari de la soeur de ce prisonnier, qui y resta un an⁵. Pendant ce temps Rocafort, qui considère Thibaut comme un „sergent”, est livré à ce dernier, qui l'envoie mourir de faim dans le château d'Aversa⁶.

plorar de goig, pensant que jo volgués romandre. E tantost, ab En Rocafort e ab tuit ensem que m'acompanyaren, menaren-me al pus bell alberg qui hi era, que em faeren tantost dellivrar; pp. 162-163.

¹ Que jo era estat llur pare e llur governador, depús eran partits de Sicilia; p. 163.

² Pp. 165-66.

³ Pp. 166-167.

⁴ P. 167.

⁵ P. 172.

⁶ Pp. 176-177.

II.

Ces mémoires du „capitaine” qui n'a pas oublié ses compagnons ne sont pas consacrés à la gloire d'un seul homme. Il est vrai que Ramón a un héros, comme la Comnène Anne en a un qui est son père. Les premiers chapitres seront consacrés à Roger de Flor.

Son origine allemande, — le premier de la lignée ayant été apporté en Italie par le tragique Frédéric II — ne nuit en rien à sa qualité d'„homme représentatif” de la race catalane. C'est „un vaillant homme de pauvre souche qui par sa vaillance monta en peu de temps à une plus haute situation qu'homme qui fut né”¹. Car c'est par lui que „Catalans et Aragonais ont eu en Romanie, au commencement, les grandes merveilles et les grandes victoires”².

Le père, Richard, fauconnier de l'empereur, mort dans la bataille qui décida du sort de Corradin, Corrali, l'enfant, ayant à peine un an. Roger, au nom si normand, vit à Brindisi, dont est originaire sa mère. Muntaner connaît lui aussi cette cité dont „les maisons avancent jusque dans la mer”³, avec son beau port dont partaient les vaisseaux portant à Acre, dernier refuge de la domination des croisés en Syrie, de l'huile, du blé, et aussi des pèlerins, les simples soldats de la défense chrétienne. Il lui semble que c'est „la place la plus appropriée pour le passage d'Outremer”⁴.

L'enfant sera donc facilement gagné par les récits merveilleux d'un Templier de Marseille. Dans peu de temps il deviendra frère-sergent. Mais sa qualité de chevalier du Temple ne lui donne pas le caractère religieux. Sur les mers de l'Orient son instinct d'aventure et de gain, son âme de pirate et de batailleur, de combattant n'importe où, contre n'importe qui,

¹ Un valent hom de pobre afer qui per sa valentia montà en poc de temps a més que null hom qui anc naqués; p. 13.

² Les grans maravelles qui per ell se són moguedes e esdevengudes e grans victòries que Catalans e Aragoneses han haüdes en Romania per lo seu començament; *ibid.*

³ Les casón entrò dins la mar; p. 16.

⁴ És lo pus aparellat lloc per lo passatge d'Ultramar que ne-
gun que crestians hagen e pus abundosa terra de totes gràcies; *ibid.*

s'est réveillée. Il fera dorénavant flèche de tout bois: il n'a qu'un but gagner, *ganar*.

Il achète à Gênes un gros vaisseau¹. Le profit ne tarde pas; généreux, il le distribue aux siens. Acre vient de succomber; il transporte une partie des malheureux qui l'abandonnent. Echappé au gibet qui le menaçait pour ses hauts faits de corsaire, il quitte Marseille pour Gênes, où il a un ami parmi les Doria, pour aller se présenter, s'offrir au „duc”, à Catania. Refusé, il passe au service de l'autre des combattants qui se disputent les Deux Siciles, le roi Frédéric. A Pola et ailleurs il attend les embarcations des Angevins, qui ne lui échappent pas. Changeant de vaisseaux, il retient autour de lui ses soldats, dont cinquante cavaliers qui lui appartiennent. Il en est récompensé par sa nomination comme vice-amiral de la Sicile.

Mais il reste le chevalier pirate. Avec cinq vaisseaux il attaque les côtés de l'Italie, de la Provence, mais aussi de l'Espagne, de l'Afrique. Entre amis, auxquels il donne son reçu, et entre ennemis il ne distingue pas: „tout ce qu'il trouvait d'ami ou d'ennemi, argent et bonnes choses qu'on pouvait mettre dans une galère, il le prenait”². Quant aux personnes, il n'y touchait pas³.

Il vient vers Messine, que le duc attaquera bientôt, avec des troupes nombreuses: on l'y attendait „comme le Messie par les Juifs”⁴. Il contribuera à la défense de la ville, secourue par le roi. C'est sa vengeance contre les Angevins. Car, dit, sentencieusement, le chroniqueur de ces premiers exploits, „les seigneurs du monde ne doivent mépriser personne”⁵. La victoire de Caltabellota décide le conflit: le roi de Naples est battu par celui de Sicile. Mais le vainqueur ne veut pas exploiter sa victoire. Frère Roger est libre. Il se dirigera vers

¹ Lo major nau que en aquell temps fos feta; p. 17.

² E tot ço que trobava d'amics e d'enemics, qui fos moneda e bona roba que pogués metre en galees, ell prenia; e als amics feia carta de deute e deïa-los que con pau seria que els pagaria, e dels enemics prenia així mateix ço que bon los trobava; p. 23.

³ A negú no feia mal de la persona; *ibid.*

⁴ Lo esperaven així com los jueus fan Messies; *ibid.*

⁵ Los senyors del món deuen menysprear negun; p. 28.

d'autres régions qui lui donnent du travail, la seule chose qu'il demande.

L'empereur byzantin Andronic II est pressé par les Turcs de Kéikaous, qui lui ont pris „trente jours de territoire”¹. Il s'offre à ce nouveau maître. On lui donne le titre de mégaduc, la main de la nièce de l'empereur, fille du Tzar de Bulgarie, du „seigneur de la Zagora” ou, en catalan, de „Latzaura” et quatre onces par mois pour chaque soldat, payées pour quatre mois d'avance².

La réplique byzantine de Pachymère — le seul contemporain grec, car Nicéphore Grégoras écrit à une grande distance des événements — reconnaît qu'à ce moment l'empire était tellement envahi, plus que cela: pénétré et remplacé jusqu'au dernier coin de l'Asie Mineure, par les Turcs, qu'il en paraissait perdu. „Les gens d'Amour, d'Othman, d'Aïdin, d'Alischer, de Mentéché, de Sélim-bacha, d'Alaïa, de Caraman” et de trois autres formations politiques turques³ — Muntaner les intitule: „gabelles” — avaient tout submergé, mais, détail essentiel, rien détruit. L'empereur en restait déconcerté, tellement étaient rapides les vagues de ce déluge d'invasion. Et le chroniqueur qui sait combien avaient été efficaces les mesures prises par l'administration impériale pour défendre la péninsule: exemption d'impôts pour les habitants des vallées (ἀτελεία), fiefs militaires pour les primats (πρόνοια), même avec des diplômes impériaux (γράμματα βασιλικά), récompenses personnelles pour les „courrieres” heureuses en pleine Turquie (φιλοθησίαι), en dehors du paiement régulier de la *ρόγα* dans les châteaux et de l'engagement de la population civile, qu'on inscrit dans l'armée (στρατεύει) contre un paiement fixe (40 νομίσματα, par exemple), constate que la *πρόνοια* n'arrivait plus et que la population, abandonnée, s'enfuyait en masse, les chefs étant en discorde; en vain on supprime toutes les subventions jusqu'à celles des établissements religieux et de la garde impériale, conservant seulement le *μονοκελλικόν*, la débacle se poursuit. L'ennemi se présente par bandes innom-

¹ P. 36.

² Pp. 36-39.

³ Ἀμούριοι, Ἀτιμᾶνες, Ἀτίνοι, Ἀλισύροι, Μανταχίαι, Σαλαμπάξιδες, Ἀλαΐδες, Ἀμηνραμάναι, Λαμίσαι, Σφονδύλαι, Παγδίνοι. Sur Λαμίνσης aussi p. 316.

brables: c'est un immense brigandage qui descend des montagnes où vivaient les Turcs échappés au dur ordre impérial tatar (νόμοι ληπτῶν); l'adversaire ce sont des gens „qui vivent du couteau” (μάχμα καὶ οἷς ἐν μαχαίρα τὸ ζῆν)¹. Ils combattent sans aucun ordre, chaque groupe pour soi (ἀσυντάκτως καὶ κατ' ἄλλῃον)². Le fils aîné de l'empereur, Michel, celui que Muntaner appelle „Miquel”, abandonne Pergame, assiégée, puis Cyzique, pour s'arrêter, malade et complètement découragé, à Pégai.

C'est alors, en septembre 1303, que paraît, —précédé par Ferrando Jaime,— l'entrepreneur de guerres et de conquêtes, de butin et de gloire qu'est Roger, apportant avec lui toute une armée d'une composition bizarre. Il a des chevaliers de sa trempe, servant pour de l'argent, puis une masse de rudes soudoyers à la façon arabe et maure, copiée sur les armées des Almoravides et des Almohades envoyées jadis par le Moghreb marocain, des almogavares, des adalills, des almogatens.

A ses huit galères, il a ajouté les deux données par son roi, et il engage trois grands vaisseaux de transport. Il arrivera donc avec 36 voiles, 1.500 chevaliers, 1.000 marins et 4.000 almogavares³. Ils amènent femmes, „amies” et enfants: sur le territoire de cet empire qui paraît s'abandonner commence donc un mouvement de colonisation aventurière et pillarde comme jadis en Occident lorsque Germains et Huns se cherchaient une patrie dans les provinces impériales dégarnies de soldats⁴. Plein de dettes envers les Génois, qui l'ont „financé”, — Pachymère compte 20.000 ducats⁵—, il prend possession de tout ce qu'il avait demandé: argent, femme, titres byzantins. Muntaner est plein d'un orgueil presque national lorsqu'il définit la situation de son ami et chef: „grand prince, seigneur de tous les soudoyers et qui donne des ordres à l'amiral, et toutes les îles de la Romanie sont soumises

¹ Cf. pp. 15-20 et 389-390.

² *Ibid.*, p. 411.

³ Pp. 40-43.

⁴ E la major part menaven llurs mullers e llurs amigues e llurs infants; Muntaner, p. 43.

⁵ P. 396.

à lui, et aussi les places maritimes¹ : il est muni d'une bulle d'or, on lui donne un sceau, un sceptre, un chapeau ducal et un drapeau². Les noces sont brillantes au milieu de tout ce désastre, et la fiancée bulgare-grecque, la fille du Tzar Assan, une enfant de seize ans, peut être considérée, selon l'avis de Muntaner, qui témoigne plus d'une fois avoir prisé la beauté féminine, pourvu qu'elle soit sage, „une des damoïselles les plus jolies et les plus sages du monde”³.

Pour des raisons qui lui appartiennent, le chroniqueur grec ne parlera qu'en passant du grand conflit entre l'intrus „latin” et les Génois qui se considéraient comme maîtres exclusifs de cet empire qu'ils venaient à peine de créer à l'encontre des Vénitiens et de la chevalerie française. Aussi, à peine arrivé, Roger doit leur livrer bataille entre les murs mêmes de Constantinople. Muntaner, ennemi permanent de ces rivaux de sa nation, oublie les services rendus par la République aux Catalans se préparant à l'entreprise byzantine, et, racontant ce conflit sanglant, dresse encore une fois en héros victorieux la figure de son capitaine. Dans l'échauffourée, sous les yeux de l'empereur, 3.000 Génois auraient perdu la vie, et il aurait fallu un ordre impérial et l'intervention personnelle de Roger, „masse d'armes en main”, — Muntaner oublie ce pauvre drungaire Mouzalou qui périt en essayant une réconciliation⁴ — pour empêcher un pillage méthodique, à la catalane, de Péra, leur refuge. Du reste, Andronic lui-même aurait été satisfait de voir rabaisée l'outrecuidance de ses tuteurs⁵.

Le passage en Asie doit être la victoire foudroyante des nouveaux défenseurs de l'empire. De fait, malgré des négociations avec les Tatars, qui restaient de nom les maîtres de l'anarchie musulmane, en Asie Mineure⁶, malgré l'appel aux Alains du

¹ Gran princep, senyor de tots los soldaders e que haja a fer sobre l'almirall, e que totes les illes de Romania sien sotmeses a ell e encara los llocs de les marines; Muntaner, pp. 39-40.

² *Ibid.*, p. 40.

³ De les belles donzelles e de les sàvies del món; p. 44.

⁴ Pachymère, p. 398.

⁵ P. 41.

⁶ Voy. dans Pachymère l'éloge du Khan, mort à trente-cinq ans, presque un chrétien, portant la croix devant lui dans les batailles : c'est un Cyrus, un Darius, voire même un Alexandre-le-Grand; p. 456.

Danube, mêlés sans doute à des paysans roumains¹, l'avance turque se poursuivit. Toute une série de châteaux, en face de la ville impériale elle-même, sont attaqués et pris, „l'empereur paraissant dormir ou être mort”². Tout le territoire sera occupé jusqu'à Brousse. Combien est différente l'épopée esquissée par le Catalan! Roger trouve devant lui ces durs Turcs qui, traînant leurs familles eux aussi, poussent l'arrogance jusqu'à forcer les chrétiennes des régions conquises à un mariage honteux. Les Grecs n'existaient pas, le fils aîné de l'empereur ayant quitté Artaki, qu'il occupait, et, pour mieux évidencier sa lâcheté, Muntaner attribuera à ce pauvre chef d'une armée composée en grande partie d'habitants arrachés à leurs villes³ une force militaire de 12.000 cavaliers et 100.000 gens de pied, alors que le mégaduc latin n'en a eu 1.500 et 4.000. Pour couvrir la mer, il faut recourir encore à un de ces hôtes, En Ferrar d'Eunés, nommé solennellement grand amiral⁴. Dès les premières rencontres, il y a 2.000 Turcs de tués, et les Catalans montrent déjà l'intention de détruire tout ce qui, sur leur chemin victorieux, tient à l'ennemi. On tue de sang-froid tous les mâles au-dessus de deux ans, mais on conserve, à ce qu'il paraît, les femmes⁵.

Pachymère parle aussi, dès le début, du pillage systématique en pays d'empire⁶. C'est pourquoi Michel, qui ne paraît pas avoir conseillé l'appel de ces pirates et aventuriers, refuse, tout en quittant Magnésie, de s'aboucher, à Pégai, devenu quartier-général catalan, avec ces soudoyers de son père. Il abandonne un commandement qui, sous plus d'un rapport, lui pèse, et, non sans avoir laissé des lieutenants, avec des „tzangratores” et des provinciaux, revient en Europe⁷. Il impose une grosse amende aux habitants de Pégai, qui ont accueilli dans leurs murs ces pillards, dont le rôle de combattants contre les Turcs est tout simplement escamoté⁸.

¹ Cf. Pachymère, pp. 402, 409.

² *Ὁσπερ ὑπνόττοντος βασιλέως ἢ μὴ ζῶντος, *ibid.*, p. 412.

³ Pachymère le dit pour Bélokoma; pp. 414-415.

⁴ Muntaner, pp. 46-48.

⁵ Pp. 49-50.

⁶ Pachymère, p. 399.

⁷ *Ibid.*, pp. 400, 405-406, 414.

⁸ Pp. 415-417. Est relevée surtout la participation au pillage d'un Maroulis, μέγας ἀρχῶν (p. 417). Cf. aussi *ibid.*, p. 419.



Pour Muntaner, ce sont les Grecs, qui, dès le commencement, ont été à l'égard de leurs défenseurs si vaillants, envieux et haineux. „Ils sont les gens les plus orgueilleux du monde, car il n'y a nul homme au monde qu'ils prisent sauf eux-mêmes, et ils ne valent rien. Ils ont moins de charité à l'égard de leur prochain que n'importe qui... Ils ont la colère de Dieu sur eux et la méritent¹.” Leur manque de coeur est si grand qu'ils n'ont cure des leurs, qui s'enfuient devant les Turcs, les Catalans devant recueillir environ 2.000 de ces malheureux, qui crient la faim. Michel est rongé par le chagrin de se voir surpassé, bien qu'il soit, comme le dira plus tard le chroniqueur de ses ennemis, „un bon soldat connaissant son métier”². L'ancienne querelle entre Orientaux et Occidentaux qui se présente dans les pages de l'„Alexiade” et des „historiens des croisades”.

L'hiver arrive. Muntaner l'a connu: âpre, avec ses longues pluies, ses hautes neiges, ses torrents destructeurs. Les Catalans sont logés chez l'habitant, dont les souffrances ne sont pas encore épuisées. Roger a fait venir sa femme dans ses misérables quartiers d'Anatolie, et sa belle-mère aussi. Avec les deux femmes et les frères de la „grande duchesse” il reviendra à Constantinople, en mars 1304, la nouvelle campagne ne devant commencer que le 1-er avril³.

Il s'agit de délivrer Philadelphie qu'assiège le Caraman Ali-chehr. Pour Pachymère c'est l'empereur qui a dû pousser le mégaduc, et la belle-mère serait venue dans ce but. Roger, n'osant pas marcher seul, aurait demandé qu'on fasse venir les Alains, et aussitôt un conflit éclate entre ces derniers et les Catalans, le fils même du chef des barbares, Γεωργῶς, restant parmi les morts; 6.000 Latins, renforcés par les Grecs de Maroulis, auraient attaqué un millier d'Alains. Pour maintenir un peu de discipline il faut introduire les pendants, à „la manière des Italiens” (κατὰ τὸν τρόπον τῶν Ἰταλῶν). Mais le

¹ Los pus ergulloses gents del món, que no ha gents al món que ells que ells preen res sinó ells mateix, e res non valen.. Han la menys caritat de llur proïsime, que gents que sien al segle... Los Grecs han la ira de Déus sobre ells; Muntaner, pp. 51-52.

² Bon cavaller, que res no li fallia mas com no era lleial; p. 101.

³ P. 52.

Caraman est battu, blessé et chassé sur les terres d'Amour. Roger se fait payer les habitants de Philadelphie; de lourdes réquisitions pèsent aussi sur les îles: Chios, Lemnos, Mytilène. Les habitants sont traités sans pitié. L'autorité impériale est en disparition. Où les sujets de l'empereur ne s'organisent pas d'eux-mêmes, sous des chefs locaux, comme à Asos¹, où ils n'appellent pas d'autres auxiliaires comme tel gardien de pourceaux bulgare, ils acceptent l'usurpation qui leur pèse tant: un insoumis, Attaléiotés, se fait inscrire dans la compagnie². On voit le mégaduc paraître à Magnésie, révoltée, qu'il assiège sans succès, à Lesbos, pour qu'il soit enfin rappelé en Europe par la question, pressante, de l'héritage bulgare de son beau-père³. Le récit veut prouver que l'intervention des Catalans ne fut, généralement, pas efficace et qu'elle n'amena que de nouveaux malheurs sur un pays qu'on ne pouvait pas sauver de l'invasion toujours renouvelée et de l'anarchie instantanée.

Combien le chant d'épopée que Muntaner consacre aux mêmes événements a une autre inspiration et un autre rythme! A Philadelphie, Roger sacrifia à peine quatre-vingt chevaliers et cent gens de pied pour écraser complètement une armée de 20.000 hommes, dont 8.000 à cheval; seuls 1.500 des vaincus purent-ils s'échapper. Il passe en tempête à Nymphaion (*Nifs*), à Magnésie, à Tyrrhaion-Tira, où il rencontre aussi devant lui les gens de Mentéché (*Mandexia*); on y perdit En Corberan, le maréchal de l'armée, auquel le chef, qui avait depuis longtemps des accointances avec le monde grec, avait voulu donner sa fille, née d'une Chypriote⁴. Les messagers du mégaduc vont à Smyrne, *Esmira*, dans l'île de Chios, pour ordonner une concentration devant la cité d'Anéa. A Altoloc, Hagios Théologos, avec les reliques de S. Jean l'Évangéliste, se réunit le chef suprême avec Bernat de Rocafort qui entrera dans les charges et les droits de Corberan. Bientôt, devant Anéa, 1.000 cavaliers turcs, 2.000 gens de pied seront tués. Muntaner

¹ Philadelphie elle-même est défendue par son évêque, Théolepte; Nicéphore Grégoras, p. 221.

² Pachymère, pp. 422-428, 433, 435, 438-439, 440-442, 442-444.

³ *Ibid.*, pp. 438-439 (meurtre de l'usurpateur d'Asos), 440-442, 460, 481-482.

⁴ P. 58 et suiv.

fait pénétrer les siens jusqu'à la Porte-de-fer du Caucase, „qui est la séparation entre le royaume d'Anatolie et le royaume d'Arménie”¹. Sous ces montagnes du Taurus il y aura une nouvelle et brillante victoire, un splendide „encalç”, aux cris de „Desperta, ferres”, sur les Turcs des différentes „gabelles”, qui laisseront 6.000 cavaliers et 12.000 piétons sur le champ de bataille. Ce n'est qu'alors, et le coeur plein de regret, que Roger se décide à partir pour régler ces affaires bulgares qui concernent de si près sa famille, et, à son départ, l'Anatolie était „complètement restaurée”². Quant à l'affaire bulgare, elle fut aussitôt résolue rien qu'à l'apparition du vainqueur hautement honoré.

Ici commence un autre chapitre de l'équipée: le conflit, la série de conflits avec l'empire, l'action vengeresse contre les Grecs sans foi, la sanglante et dévastatrice *vendetta*.

L'empereur cherche à se défaire de ces gens encombrants, qui, du reste, avaient levé, dès le début, les drapeaux de leur roi à eux et qui avaient combattu à la Porte-de-fer aux cris d'„Aragon, Aragon”³. „L'empereur”, dit Muntaner, „aussitôt après avoir atteint son but dans toutes ses guerres, aurait voulu que les Francs fussent tous morts ou hors de son empire”⁴. Il n'y a pas de doute qu'après tout ce qui s'était passé, et les intrigues génoises y aidant—elles sont mentionnées par Pachymère lui-même—, c'était la ferme intention d'Andronic II, qui aurait même demandé que le chiffre de 8.000 des Catalans soit réduit à un modeste huitième, au moment où on payait aussi les deux vaisseaux d'un nouvel auxiliaire contre les Turcs, le pirate André, et on suscitait contre Roger un rival catalan, Berenguer d'Entença. D'après la source byzantine, il se serait présenté sur son propre compte, demandant pour débarquer son petit monde, apporté sur deux galères, le second fils de l'empereur, Jean, en ôtage; ceci lui étant refusé, il n'en fit pas

¹ Qui est lo despartiment del regne del Natoli e del regne d'Armenia.

² De tot en tot era aquell regne restaurat; p. 70.

³ Pp. 49, 68.

⁴ Tantost que hac son enteniment de totes les sues guerres, volgra que els francs fossen tots morts e fossen fore de l'emperi; p. 73.

moins son entrée à Constantinople pendant les fêtes de Noël. Il est proclamé mégaduc et on lui donne la scaramange et le bâton d'argent. Campé à Kosmidion, on veut lui imposer le serment, — qui le jetterait sur les autres Catalans, presque en révolte—, de n'avoir comme amis et ennemis que ceux de l'empire. Après avoir pris sa part du pillage auquel est livrée maintenant la partie européenne des possessions d'Andronic, il part très mécontent pour finir, à ce moment seulement, par se réunir secrètement à l'„ost” de Roger.

Celui-ci se fortifie à Gallipolis, maintenant une ville sans Grecs, où il ferme le port par des chaînes de fer et accumule les provisions. Pour l'apaiser les Grecs lui offrent quelque chose de plus que ce qu'il a perdu, à savoir le titre suranné—supprimé depuis „quatre cents ans” — de César, avec tout l'Orient sauf les grands centres, comme „général autonome”, *στρατηγὸς ἀυτοκράτωρ*, et en plus une récompense de 30.000 ducats d'or.

Pendant ce temps, les siens attaquent les Turcs dans les eaux de Chios, dont les habitants se sont réfugiés à Skyros. Aussitôt le pacte conclu, le César distribue les 3.000 „compagnons” qu'il doit conserver entre Cyzique, Pégai et Lopadion¹.

Or, accepter cet enchaînement des faits, Roger d'un côté, Berenguer de l'autre, ce serait pour Muntaner, chanter d'une épopée nationale, rompre en même temps l'unité du héros et l'unité du sujet, briser l'harmonie d'ensemble et scinder la beauté de l'élan. Pour garder la ligne, Berenguer se présente, avec ses 300 cavaliers et 1.000 almogavares, „les meilleurs cavaliers du monde”, en bon frère de son aîné dans l'aventure. C'est de celui-ci qu'il a les insignes de mégaduc. Etant devenu César sans le demander, il est au pair de l'empereur. „Et César est un tel office que le titulaire occupe un siège tout près de celui de l'empereur, n'étant qu'une demi-paume plus bas. Et il peut faire dans l'empire la même chose que l'empereur, car il peut donner des dons perpétuels et peut mettre la main dans le trésor... Et, encore, il écrit: „César de notre empire”, et l'empereur lui écrit: „César de ton empire”... Et l'empereur porte un chapeau vermeil et tous ses vêtements vermeils, et

¹ Pp. 485, 492, 495-515, 522.

le César porte le chapeau bleu et tous ses vêtements bleus, avec des franges d'or étroites ¹. Le César a aussi les îles et il peut se créer des vassaux.

Ce n'est qu'à ce moment que Roger s'en va à Gallipolis avec toute sa famille pour y passer l'hiver. Il envoie à Constantinople sa femme enceinte, — Muntaner mentionne l'enfant posthume de son chef ² —, et se dirige vers Andrinople, avec trois cents cavaliers seulement et mille gens de pied, pour se réconcilier avec Michel. Il avait les meilleures intentions, et le chroniqueur fait l'éloge de „la grande loyauté de son coeur” et du „fin amour de droite raison” envers la famille impériale entière ³. Arrivé après „un voyage de sept jours, il y trouve ce „Girgon”, chef des Alains, dont il avait tué le fils, et les turcopliers de Mélik. Il est massacré selon les pires traditions cruelles de l'empire; trois seuls des siens seraient échappés ⁴. D'après Pachymère, qui note l'endroit même où fut perpétré l'assassinat: la chambre de l'impératrice, les Catalans auraient été seulement désarmés.

Muntaner ne s'arrête pas devant le mort, autour duquel jusqu'ici avait été groupé un récit le glorifiant. Car il y a quelque chose qui l'intéresse beaucoup plus que toutes les prouesses de l'ancien Templier: à savoir l'„ost” lui-même dont il fait partie, prêt à tout service qu'on lui demanderait et capable de le rendre. Il s'occupera donc d'abord de l'oeuvre de persécution qui se déclanche contre ses „frères”. Il dira comment Bérenger, qui voulait aller à Constantinople pour

¹ Et cèsar es aital ofici que seu en una cadira qui és prop d'aquella de l'emperador, que no és mas mig palm pus baixa. E pot fer de l'emperi tot aitant com l'emperador: que ell pot donar dons perpetuals, e pot metre la mà e'l tresor, e pot fer questes e penjar e rossegar, e finalment tot quant l'emperador pot fer, pot fer ell; e ancora escritu „Cèsar del nostre emperi”, e l'emperador le escriu: „Cèsar del teu emperi”. Què us diré? Que de l'emperador a cèsar no ha tan solament negun departiment, mas que la cadira és pus baixa mïg palm que aquella de l'emperador, e l'emperador porta capell vermell e totes ses robes vermelles e el cèsar porta capell blau e totes ses robes blaves ab fres d'or estret; pp. 75-76.

² Encara era viu con jo comencé aquest llibre; p. 79.

³ Gran llealtat que havia en seu core per fina amor de dreta raon; p. 82.

⁴ Pp. 83-84.

un coup de vengeance, avec ses cinq galères, envoya deux messagers avec deux almogatens pour demander compte. Ils eurent les excuses d'Andronic, mais le même jour furent massacrés tous les Catalans et Aragonais, avec l'amiral d'Eunés lui-même. Les ambassadeurs eux-mêmes, escortés à Rhodosto, y furent pendus et écartelés, avec une vingtaine de compatriotes¹. Entença aussi se laisse attirer sur un vaisseau génois; il perd les siens, et, ses soldats ayant été tués, il passe par Constantinople et Péra pour être mené ensuite à Gênes².

Pachymère ne sait rien de tout cela, mais il parlera longuement de ces représailles que Muntaner annonce dans ces termes: „Dorénavant fut faite une si grande vengeance par la compagnie, avec l'aide de Dieu, que jamais on ne vit une pareille”³.

Il y eut donc une grande bataille près de Gallipolis—Pachymère dira: „dans l'Orestiadé” — contre les Impériaux. Muntaner en fait un brillant épisode de son épopée. Aux cris de „Via sus, Via sus, Sant Jordi, Sant Jordi”, ils attaquent et, comme dans les poèmes, 6.000 cavaliers, 20.000 gens de pied—de fait toute l'armée n'était qu'une mêlée confuse de volontaires, parmi lesquels des Valaques⁴—restent par leur fait sur le champ de bataille, alors qu'eux-mêmes ne perdent que deux des compagnons. Lorsque Michel lui-même paraîtra, avec 17.000 cavaliers et 100.000 fantassins (!), il aura le même sort. On emporte le prince, blessé à la tête, et les Catalans paient de onze cavaliers et sept gens de pied une seconde victoire qui coûta à l'ennemi 2.000 hommes.

„Et de cette heure en avant fut vaincue toute la Roumanie”⁵. Pendant que des bandes arrivent jusque sous les murs de Constantinople, dont la terreur est décrite par Pachymère⁶, on occupe Rhodosto et Panido, puis Madytos. Le chroniqueur

¹ P. 88.

² P. 91.

³ D'açò fo feta a avant tan gran venjança per la companya, ab l'ajuda de Déu, que jamés tan gran venjança no fo feta; p. 89.

⁴ Τὸ βλαχικὸν καὶ ἕσσον ἄλλο ἐκ θεληματικῶν συγκροτούμενον ἦν; Pachymère, p. 543.

⁵ E d'aquella hora a avant fo vençuda tota Romania; p. 103.

⁶ P. 626 et suiv.

byzantin suit dans leurs entreprises capricieuses ces almogabares à la tête et la barbe rasées, dont le chef, Rocafort, pensait épouser la veuve chrétienne du Turc Tzachas¹. „Tout le monde bouillait de chaleur.” Et surtout le massacre de la population fut terrible: „De toutes les personnes qu'ils trouvèrent, hommes, et femmes, et enfants, ils firent ce que les autres avaient fait des messagers. Et ce fut sans doute une grande cruauté, mais cependant ils eurent leur vengeance².” Muntaner reconnaît toute l'étendue du désastre: „Nous *consumâmes* toute la Roumanie, sauf les cités de Constantinople, d'Andrinople, de Christopolis et de Salonique; il n'y eut ville, ni cité qui ne fût brûlée par nous, ni place, sinon des châteaux de montagne³”. Les Catalans vont chercher en Bulgarie l'assassin de Roger de Flor, qui, avec 3.000 cavaliers et 6.000 fantassins, „gagnait” lui aussi, sur son propre compte, dans cette „Lantzaura” des Assénides. Muntaner, qui n'était pas présent, car il avait mission de défendre Gallipolis, bientôt assaillie par Spinola, le Génois, parent de l'empereur⁴, décrit cette „cavalerie, la meilleure dans tout le Levant”, qui mène avec elle, à la façon des Tatars, dont de fait elle dépend⁵, ses familles sur des chariots comme à l'époque des grandes migrations⁶. „Girgon” mourra à la tête des siens.

Pachymère prétend que déjà les Catalans avaient demandé — des chrétiens! — le concours des Turcs, leurs anciens ennemis, que Michel allait être tué par un de ces mécréants et que de cette façon, par cette alliance sacrilège, les émirs purent

¹ Pp. 606-607. Cf. pp. 622 et suiv., 626-627, 629, 633-634, 640 et suiv.

² E de totes quantes persones hi atrobaren, hòmens e fembres e infants, ne faeren ço que ells havien fet dels missatges, que anc per hom del món no se 'n volgren estar. E fo per cert gran crueldat, mas emperò aquesta venjança ne faeren; p. 104.

³ Nós qui consumam tota la Romania, que salvant la ciutat de Contestinoble, e d'Andrinòpol e de Cristòpol e de Salònic, no hi hac vila ne ciutat que ne fos afogada e cremada per nós, ne lloc negun, si doncs castells de muntanya no eren; p. 129.

⁴ Pachymère, p. 508.

⁵ Toktaï le Khan les rappelait; p. 550.

⁶ Que los Alans ho fan a manera de Tartres que ab tot ço del llur van totstemp a jamés no posan en ciutat, ne en vila, ne en poblats... Los Alans son tenguts per la mellor cavalleria que sia al Llevant; p. 116. La même description dans Pachymère, p. 575.

se saisir de toute l'Anatolie, sauf Hadramyttion et la Phocée des Zaccaria. Telle place, comme Kouvoukléa, appelant à son secours des almogabares, sera livrée par eux aux Turcs. Une bande musulmane paraîtra à l'Heximilion sous le commandement d'un Catalan. Byzance, terrifiée, s'adressa de nouveau au Khan des Tatars, au prince d'Ibérie. On arriva à évacuer Kosmidion même¹.

Muntaner évite les reproches des bons chrétiens, scandalisés par cette alliance. „Les Turcs que nous avons chassé d'Anatolie”, dit-il, se valent du meurtre de Roger pour regagner leurs conquêtes. Puis, par un envoyé d'Issac Mélik² et de son frère, ils s'offrent en camarades, au moment où les Alains sans commandant se mettent aussi à piller³. Il s'agit d'un traité formel: venus avec leurs familles, ils seront des „frères” et partageront le butin. Les turcoples, c'est-à-dire le tiers qui était resté en vie, font le même geste: eux aussi ils se dirigent en bande, avec tous les leurs, vers le camp des Catalans vainqueurs, qui distribuent la proie de l'empire. La Compagnie disposa ainsi de 2.200 guerriers. „Et ainsi nous dominions et chevauchions à travers l'empire à notre guise⁴.” Rocafort alla avec le gros de l'ost assiéger Enos.

Mais il n'y avait pas de vrai chef. Entença, délivré par le roi d'Aragon, arriva avec quelques centaines de soudoyers. Il se jeta sur le château de „Magereix”. Pauvre, mal entouré, il n'avait pas pu trouver l'appui des rois de l'Occident, auxquels il avait osé parler de croisade, fût-ce même contre ces mécréants de Grecs⁵. Ximenes, à Madytos, travaillait séparément. Alors le roi Frédéric de Sicile envoya, en 1307, le prince Ferran de Majorque, en lui imposant ces conditions: de le reconnaître comme héritier et de ne pas se marier à son insu.

Rocafort ne veut pas cependant de ce prince lointain, qui vient jouir du travail fait par la Compagnie. Il fait aussi qu'on retarde la décision sur les points qu'il vient présenter. Et,

¹ Pachymère, pp. 549 et suiv., 553, 558, 561-564, 573 et suiv., 580-581, 583 et suiv., 587-589.

² Le nom correct dans Pachymère, p. 591.

³ *Ibid.*, p. 590.

⁵ E aixi senyorejàvem e cavalcàvem l'emperi a nostra guisa; p. 131.

⁶ P. 132 et suiv.

avant tout, il faut changer de campement, car tout est mangé, „Nous havions *deshabitè* toute cette contrée dans un rayon de deux journées de tout côté, ayant *consumé* toute la population, de sorte qu'on n'y cueillait plus rien: il fallait donc forcément partir, *desamparar*¹”. Gallipolis et Madytos brûlent. On se dirige vers Thessalonique.

Mais la discorde s'est mise entre les différents groupes dont les chefs se haïssent. Il faut distancer leurs journées pour empêcher les conflits. Et cependant on en a bientôt un. Au cris d'armes, armes, on se jette sur Entença, qui défie ses agresseurs. On le voit faisant figure épique, à cheval, vêtu d'une cotte, l'épée à la ceinture, l'arme à la main². Il tombe: *gran dan e gran tola*. Après avoir été embrassé fraternellement par l'infant et par Rocafort, le corps du „martyr”³ est déposé dans la petite église, „*esgleieta*” de S. Nicolas. Mais Ximenes est déjà parti pour rentrer au service de l'empereur.

L'„ost”, amoindri, découragé, n'en „mange” pas moins. Sur cette terre nouvelle ils font le même métier de „consumer” intégralement, qu'à Gallipolis, Constantinople et Andrinople⁴. On met tout „à feu et à flamme”⁵. Rocafort hérite de tous, il prend „les belles filles et les belles amies” de ses compagnons et se croit déjà roi de Salonique⁶.

La catastrophe est déjà proche. Thibaut de Chépoï apparaît avec les vaisseaux vénitiens de Querini et de Minotto, nolisés pour le service de son maître, Charles de Valois, empereur latin de Constantinople. L'„ost” livrera Rocafort au chef des Français, attirés eux aussi par le mirage byzantin: il mourra de faim, au château d'Aversa. Et le prince aragonais ira lui-même dans un donjon de Thèbes chez le duc d'Athènes.

¹ Haviem deshabitada tota, aquella encontrada a deu jornades de totes parts, que haviem tota la gent consumada, si que res no s'hi collia; per què covenia per força que desamparàssem aquell país; p. 143.

² En son cavall ab una cota vestit, tot desguarnit, ab l'espaa cinta e l'escona muntera en la man; p. 146.

³ Martiri dret fo; p. 148.

⁴ Per tot aquell país, que trobaren terra nova. E pensaren de consumir aquella encontrada aixi com haviem feta aquella de Gallipol e de Contestinoble e d'Andrinople; p. 153.

⁵ Tot quant hi hac metem a foc e a flama; p. 159.

⁶ P. 174.

On dirait que l'épopée est finie sur cette note de défaite et de découragement. Les „frères” turcs, devenus riches, s'en vont vers leur pays d'Asie, et l'empereur les fait traîtreusement tuer au passage, par les Génois¹. Mais, si les chefs sont en captivité, les soldats existent, et les voilà conclure un autre pacte juré, *convivences juradas*, avec le duc d'Athènes qui guerroyait contre le despote d'Arta, le prince de la Valachie thessalienne, de la famille des Ange, et l'empereur.

Le système est appliqué de nouveau. Dans peu de temps ils „consumèrent toute la frontière des ennemis du comte”², gagnant à celui qui les paye „trois cents” châteaux. Puis vient, ici encore, l'heure où ils sont de trop. Derechef il faudra se défendre.

L'armée du duc contient des chevaliers français, de Morée, de Naples, et beaucoup de fantassins grecs (30.000). De tous ces beaux chevaliers aux éperons d'or, conduits au massacre par Gautier de Brienne, duc d'Athènes, deux seuls seraient restés vivants: Boniface de Vérone, dont la jolie fille épousera En Ferrano, et Roger de Lloria, du Roussillon. La proie comprenait cette fois les dames et demoiselles des vaincus; elles devinrent de force les femmes des rudes guerriers victorieux: „et on donna une dame si honorée à un tel auquel elle n'aurait pas permis de lui verser de l'eau pour se laver les mains”³. Elu capitaine, ce nouveau Roger gouverne la société de pillards, maintenant établis — et Muntaner leur souhaite de savoir jouir de leur gain⁴—, qui formeront un Etat durable. Pour leur prince, envoyé de Sicile, Manfred, des régents fonctionneront, En Bernat Estanyol, puis le prince Alphonse Frédéric, qui succéda à Manfred, mort avant l'âge. Et les com-

¹ P. 183. L'épisode est largement décrit par Grégoras, p. 253 et suiv.

² En poc de temps hagueren consumada tota la frontera dels enemics del comte; p. 178.

³ E donaren les dones per mullers a aquells de la companya, a cascun segons que era bon hom, e daven a tal tan honrada dona qui no li tanguerà a ell que ell li donàs aigua à mans; p. 182.

⁴ E així asseguraren-se e ordenaren llur vida en tal manera que, si sàviament ho volen tenir, que per totstemps ells e els llurs hi hauran honor; *ibid.*



pagnons continueront à guerroyer, car „sans la guerre ils ne peuvent pas vivre”¹.

III.

Ramón Muntaner est un chevalier, un „ric hom” ayant un profond sentiment de l'honneur, une estime particulière pour la loyauté. Il aimera quiconque est „bon” chevalier et „sage”, et il poursuivra de sa critique ceux qui se sont éloignés des règles immuables de la droiture.

C'est donc un „homme sage”, „le plus sage du monde”², que Roger de Flor. Berenguer d'Entença est un „chevalier sage et bon”³. La reine Eléonore de Naples est „des plus sages créatures qui soient au monde, sauf seulement Madame Blanche, sa soeur, reine d'Aragon”⁴. Un „sage homme” est aussi ce roi Frédéric qui, invité à se saisir de son rival vaincu, déclare, de par „sa courtoisie et sa naturelle droiture”, que peut-être celui qui est aujourd'hui contre lui sera une autre fois avec lui⁵. Ferran de Majorque est „un des meilleurs chevaliers du monde, de sa personne, et des plus sages, et qui le plus voulait maintenir une vraie justice”⁶. Mais Michel Paléologue, l'assassin de Roger de Flor, est „un bon chevalier auquel rien ne manquerait sauf qu'il n'était pas loyal”⁷.

La chevalerie est un monde à part. Le chevalier qui se fie aux gens des communes peut avoir le sort du prince majorquin. „Il est fol tout seigneur ou autre homme qui se fie à n'importe quel homme des communes, car l'homme qui

¹ E aquella vida mateixa tenen encara, que ells menys de guerra no porien viure; pp. 186-187.

² Lo pus savi home dell món; p. 34.

³ Cavaller savi e bo; p. 85.

⁴ Era e és encara de les pus sàvies creatures qui e'l món fos, sinó tan solament madona Blanca, sa germana, reina d'Aragó; p. 33.

⁵ Si ara és contra Nós, altra vegada per aventura serà ab Nós; p. 31. „Per cortesia e per drete naturalea no li ho sofer lo cor; p. 32.

⁶ Era un dels mellors cavallers del món de la sua persona, e dels savis, e qui més volia tenir vera justícia; p. 136.

⁷ Bon cavaller que res no li fallia mas com no era lleial; p. 101. Voy. aussi plus haut, p. 338.

ne sait pas ce qu'est la foi, ne la peut pas garder non plus¹". Les fils mêmes d'un roi doivent considérer les chevaliers comme leurs compagnons, car autrement ils tomberont dans ce péché d'orgueil qui causa le malheur de En Ferran. „Il y a grand danger d'aller avec un jeune fils de roi, car ceux-là sont d'un si haut coeur et sang qu'ils ne pensent pas que pour rien nul homme leur puisse faire des reproches.²” Il vaut mieux suivre ce proverbe: „fais du plaisir et ne regarde pas à qui”: *fé plaer e no guards a qui*³. Car „qui fait du mal, le mal ne s'éloigne pas de lui, et, plus l'homme est haut placé, plus il doit être tolérant et *droiturier*⁴. „Dieu aide toujours la droiture⁵.”

Des musulmans même peuvent trouver leur place de combattants à côté des meilleurs chevaliers chrétiens, s'ils sont fidèles à leur parole: comme on le voit, c'est une justification de l'alliance avec les Turcs. „S'il y a eu des gens obédients à leur seigneur, (ces Turcs) le furent envers nous, et, s'il y a jamais eu des hommes loyaux et de vérité, ils le furent envers nous toujours. Et ils furent de très bons soldats et capables de tout exploit, et ils demeurèrent avec nous comme des frères; toujours leur armée resta près de nous⁶”. „Jamais on ne trouvera qu'entre nous et eux il y eût de conflit⁷.”

Au contraire, bien que chrétiens, les Grecs de l'empereur

¹ Por què és foll tot senyor o altre hom qui es fia en negun hom de comuna, que hom qui no sap què és fe non la pot guardar; p. 91.

² Es gran perill anar ab fill de rei jove, que ells són de tan alt cor e sang que no es pensen que per res null hom lo degués fer llur greuge; p. 160.

³ P. 158.

⁴ Qui mal fa, no el se llunya de si, e on en major grau és l'home, pus pacient e pus dreturer deu ésser; p. 177.

⁵ Déus qui tottemps ajuda a la dretura; p. 181.

⁶ E si anc negunes gents foren obediens a senyor, ells ho foren a nós, e si anc neguns hòmens foren lleials ne vertaders, ells ho foren a nós totstems. E foren molt bons hòmens d'arms e de tots fets, e així estegren ab nós com a frares; tota hora ells estaven host feta per ells mateix prop de nós; pp. 130-131. Cf. plus loin: E així mateix foren bons e lleials totstems a obs de nós, e obediens.

⁷ E així jamés no es poc trobar que entre nós e ells hi hagués contrast; p. 131.

sont „vils”¹. Aussi, selon son opinion, le duc d'Athènes, auquel les Catalans à son service parlèrent ainsi avant la grande bataille: „Seigneur, nos frères sont ici devant vous, et nous voyons que vous voulez les détruire, à grand tort et à grand péché. C'est pourquoi nous vous déclarons vouloir mourir avec eux. Et de cette façon nous vous défions et nous séparons de vous”. Mais le seigneur n'a plus le sens de la vraie chevalerie et des rapports de loyale et courageuse fraternité qu'elle impose. Et c'est pourquoi il leur dit qu'ils s'en aillent au diable mourir avec les autres².

Les Génois s'y entendent mieux, et on voit Antoine Spinola à Gallipoli „défier” en sommant ces intrus de „sortir de leur jardin qui est l'empire de Constantinople”³.

Défier, *desafiar*, est un devoir pour eux. Ils pilleront, massacreront, *consumeront*, puisque c'est leur métier, mais avant le premier geste d'inimitié générale et ouverte ils donneront l'avertissement solennel. On l'a fait à l'égard de l'empereur byzantin. Pour le *desafiament e reptament* indispensable—car ils ne tuent pas en trahison devant une impératrice, dans ses appartements, et ils ne trompent pas, comme dans le cas des Turcs, en offrant le passage et en faisant passer la gent menue pour se jeter sur les autres—, on envoie à Constantinople une délégation solennelle. Ils font leur déclaration devant le bailli de Venise, devant celui de Pise et le capitaine génois de Péra: „deux contre deux et cent contre cent ils sont prêts à prouver qu'ils (les Grecs) ont fait tuer avec perversité et d'une façon déloyale le César et les autres qui étaient venus avec lui et ont attaqué la compagnie sans défi, de sorte que sa foi ne vaut rien et que dorénavant ils se détachent de lui”. Tout cela par écrit, dans toutes les formes requises par le

¹ Viltat d'aquella gent.

² Sènyer, nostres germans són aci davant nós, e nós veem que els volets destrouir a gran torte a gran pecat, per què nos vos deïm que ab ells volem anar morir. E així desafiam-vos, e ens espedim de vós. E el comte dix que anassen a la mala ventura, que bo era que mcrissen ab los altres; p. 180.

³ P. 120.

manuel du parfait chevalier¹. Le *deseixen*, l'abandon de la foi jurée, est un acte grave et absolument nécessaire pour ces gens qui avant tout entendent tenir avec ponctualité leurs engagements. Les sentiments les plus nobles de la chevalerie ne sont pas étrangers à ce monde qui paraît si rude. Muntaner sera touché en racontant la scène impressionnante du chevalier alain qui, devant la mort prochaine dans la mêlée, embrasse sa compagne et lui tranche la tête pour la sauver des outrages. On ne peut plus séparer les deux, et l'Alain mourut héroïquement. „Et vous pouvez voir ainsi qu'il mourut en bon chevalier et qu'avec douleur il avait fait ce que je vous dis²." Car „il vaut mieux mourir avec honneur que vivre avec déshonneur³." C'est pourquoi, au lieu d'aller à Lesbos pour le gain, on préféra partir à la recherche des Alains pour venger le chef assassiné.

IV.

Mais ces chevaliers vivent, pendant les voyages guerriers qui font leur vie, d'une manière qui correspond à ce que l'époque a de plus „démocratique". „Frères" entre eux, ils se gouvernent selon leur volonté et n'admettent pas, non seulement les ordres de celui auquel ils se sont loués, mais pas même les indications les plus nettes de cette Maison d'Aragon, aux trois royautes associées, dont ils lèvent le drapeau et qu'ils invoquent dans leur cri de guerre.

On le voit surtout après la mort du premier chef, au moment où entre les „diadoques" se produit ce mouvement d'envie qui désaxera l'armée. A l'arrivée de Ferran de Majorque, Rocafort, qui n'entend pas céder sa place à ce jeune homme, réunit le *conseil général*, qui a le droit de tout décider. Comme

¹ Lo reptaren e proferiren que deu per deu o cent per cent que eren aparellats de provar que aulment e falsa havia fet matar lo cèsar e les altres gents qui ab ell hi eran anats e havien corregut a la companya sens desafiar, així que en valia menys sa fe e que d'aquí avant que es deseixien d'ell. E d'açò llevaren cartes públiques, partides per a. b. c., que se n'aportaren, e altres ne lleixaren en feultat de les comunes; p. 88.

² E així podets veure com morí com a bon cavaller e que ab dolor faia ço que feia; p. 118.

³ Més valia morir a honor que viure a deshonor; p. 93.

dans telle „Romanie” des débuts du moyen-âge, qui, abandonnée par l'empire et abritée contre les barbares, règle seule ses affaires, avec les „hommes bons et anciens”, comme aussi, dans l'organisation, d'une si ancienne origine, de la république de Venise, comme dans tel village roumain de Transylvanie, vivant sous la tutelle de la ville saxonne voisine, mais travaillant dans tous les domaines par ses propres organes, on élit cinquante *bons homèns* pour donner la réponse aux propositions du roi de Sicile, apportées par l'infant. Et on entend des reproches contre ce seigneur qui „les a chassés de Sicile, par sa paix, avec un quintal de pain par homme¹”. Au nom des „hommes bons”, deux délégués parlent à l'assemblée de ces barons, leur communiquant le résultat des délibérations, et on les entend crier *ben dits, ben dits*².

Quant Thibaut de Chépoÿ apparaît avec ses offres séduisantes, c'est le „conseil général” qui livrera ce Rocafort, homme brave et entreprenant, qui cependant n'observe pas à l'égard de ses compagnons les règles sacrées de l'honneur. Voyant que Thibaut s'enfuit avec son prisonnier, on se réunit de nouveau pour en rendre responsables quatorze „*chefs de compagnie*” (*caps de companya*). „Et puis ils s'en vont élire deux cavaliers et un adalill et un mogaten pour les gouverner jusqu'à ce qu'ils auront un chef. Et ils restèrent ainsi, les quatre régissant l'ost avec le conseil des douze³”.

C'est par les mêmes formes qu'on passera au service de ce duc d'Athènes qui, élevé en Sicile, „feignait d'aimer les Catalans et parlait leur langue⁴”.

V.

Mais ces chevaliers et ces „démocrates” du XIV-e siècle sont tous — et c'est le troisième élément de cette synthèse qu'est le „catalanisme” — à la même époque des gens d'un souci at-

¹ Con hac pan nos gità de Sicilia ab un quintar de pa per home; p. 141.

² P. 142.

³ Fenyia's d'amar Catalans e parlava catalanesc; pp. 177-178.

⁴ E puis van eleger dos de cavall e un adalill e un mogatèn per qui ess regissen entrò haguessen cap. E aixi estegren en aquesta manera, regent los quatre la host a consell dels dotze; p. 176.

lentif de leurs intérêts matériels, d'un ordre parfait dans leurs comptes, en vrais habitants de cette côte méditerranéenne où fleurissent à cette époque Barcelone, Valence et Saragosse.

Le principe est que „tout homme ne peut vivre sans manger”. Roger de Flor lui-même était un honnête pirate bien ordonné dans ses affaires. Pendant le siège de Messine il vend son blé apporté à travers les tempêtes de la mer trente tarins la *salma* (le *sommo* des Génois en Crimée), mais son ami Muntaner nous explique qu'il lui en coûtait quarante¹. Il s'engage avec l'empereur sur la base de propositions précises en fait de solde et il obtient deux mois d'avance et le paiement trois fois par an². Pour les dépenses pendant l'hiver où l'„ost” est logé chez les Grecs d'Anatolie, il y a, afin de régler tout de la façon la plus exacte, un comité de „douze bons hommes”: ce sont ceux qui „en font deux comptes départis par a, b, c, dont l'un est tenu par l'hôte et l'autre par le soldat, et ces comptes (*albarans*) étaient scellés avec le sceau du mégaduc³”. S'il y a une dépense trop forte dans certains cas, il faut attendre que le chef l'accepte, et ces rudes guerriers lui baisent les mains en guise de remerciement⁴. Le système pour les logements sera continué⁵. Les comptes sont faits en monnaie de Barcelone (*barclonés*) ou en „réaux de Valence”⁶. Muntaner, qui parle avec tant de respect des choses religieuses, pèse jusqu'à la manne qui découle du tombeau de saint Jean l'Évangéliste, dont toutes les proportions sont mesurées: „il y en avait toujours au moins trois quartiers de Barcelone”⁷. Lorsque le chroniqueur reçoit la garde de Gallipolis, il y aura des médecins, et il y établira une vraie intendance qui prendra soin qu'on donne du poulet aux malades et aux blessés⁸.

¹ P. 28.

² Pp. 39, 55.

³ El compte fo fet e ordonat per los dotze bons hòmens que es faessen dos albarans partits per a. b. c. e que en tengué la un l'hoste e l'altre lo soldader, e aquells albarans eren segellats ab lo segell del megaduc; p. 56.

⁴ Pp. 56-57.

⁵ Ab rattles tenguessen llur compte; p. 72.

⁶ P. 57.

⁷ Tota hora són bé tres quarters de Barcelona; p. 64.

⁸ Pp. 123, 125.

Roger ne souffre aucun accroc à son contrat. L'empereur veut lui faire accepter, à la place de sa monnaie courante „à façon de ducat vénitien, valant huit deniers de Barcelone”, une autre, frappée exprès pour ces soudoyers, le *basileion*, *vasilio*, qui n'en vaut qu'à peine trois, et le témoin reconnaît dans cette falsification le dessein de mécontenter les habitants, *los pobles*, au paiement¹. Plus tard, cependant, lorsque Andronic ne voulut rien donner au-delà de la solde semestrielle, il fallut bien passer par là et payer en monnaie de bas aloi, dans ce pays du bon „besant”².

On accepta les offres du duc d'Athènes parce qu'elles contenaient le paiement pour six mois de quatre onces mensuels pour un chevalier, deux pour le cavalier „alforrat” et un seul pour un fantassin³.

Muntaner est un bon comptable des rançons. Pour celle d'En-tença il offrit 2.000 perpères d'or, „qui valent dix sous de la monnaie de Barcelone”; il compta à ce bon chevalier qu'on ne voulait pas délivrer 1.000 perpères pour son voyage⁴. Il notera encore une fois la valeur du perpère en monnaie catalane quand il parlera du rachat de deux Génois pris: 3.000 perpères d'or⁵. Quand Rocafort fut écarté, chacun prit ses treize perpères de la somme énorme qu'on trouva dans ses caisses⁶.

A Gallipolis et ailleurs le chroniqueur tient à l'heure ses registres, dont il est fier. Il inscrit dans le „livre de la companya” ce Zaccaria qui ne pouvait pas s'entendre en matière d'argent avec son oncle⁷. Ces livres il les donnera au moment du départ avec le „sceau de la communauté”⁸.

¹ Moneda en manera de ducat venecià qui val vuit diners de barcelonesos, e ell féu-ne qui havien nom vasílios e no valien tres diners, e volc que correguessen per lo preu d'aquells qui valien vuit diners; p. 72.

² P. 77.

³ P. 178.

⁴ Qui val deu sous perpra de barcelonesos; p. 91.

⁵ P. 103: „e val perprè deu sous de barcelonesos”.

⁶ P. 176.

⁷ El fiu escriure a deu cavalls armats e'l llibre de la companya; que jo haria aquest poder per tota la companya, ço que negun no havia, p. 154. Cité aussi plus haut.

⁸ Lo segell de la communitat que hi tenia e tofos los llibres; p. 152.

Ce souci de l'argent chez les hommes du gain va si loin qu'il vaine même le puissant et sincère sentiment religieux, un peu païen. Lors de l'entreprise réussie de Phocée, dans l'„infinité des choses qu'on gagna¹”, il y avait trois reliques particulièrement précieuses: un fragment de la Vraie Croix, une chaînette de l'Évangéliste, la chemise que „Madonne sainte Marie fit de ses mains bénies” et „le bienheureux saint Jean disait toujours la messe dans cet accoutrement”, et enfin un manuscrit de l'Apocalypse écrit en lettres d'or „de la main même du bienheureux saint Jean²”. On tira au sort pour distribuer cette partie du butin³, dont Muntaner, dans un pays où le roi envoyait sa flotte pour conquérir des reliques, savait bien le prix⁴.

Au moins dans ce pays de Catalogne on pouvait être au XIV-e siècle, si plein de contradictions, en même temps bon chevalier, sage „compagnon”, hardi pirate et excellent comptable.

¹ Infinitat fo ço que s'hi guanyà; p. 156.

² Que Madona Santa Maria féu de les sues beneites mans, que li donà, e ab aquell deïa totstems missa lo benaurat Sant Joan... Per la man pròpia del benaurat Sant Joan; pp. 156-157.

³ Per sort partim les reliques; p. 157.

⁴ Voy. *l'Anuari* de Barcelone, IV, p. 135: „les Sanctes Eucaristies qui infeels tenen en Barberia; p. 156; „ab lo emperador de Costantino-ble ha vengut un evesque religios lo qual ab dos altres enseano tenen lo cap de sent Georgi”; p. 168: „el cors de la senyora santa Barbara”; p. 181: „dos corsos dels dexeples de Jesu Christ qui jahen ens terra e lo cors de santa Oliva qui jau en Tuniç”.



❖
Imprimerie
„Datina Românească“
Vălenii-de-Munte
(Roumanie).
❖



Prix: 3 francs.